



## *Le spectacle du racisme américain montré par Michael Moore*

*Enfant terrible de la télévision  
promu pape de l'autocritique US  
depuis son documentaire  
à succès Bowling for Columbine.*

*Michael Moore n'en est pas  
à son premier coup d'épée dans  
l'hypocrisie des "petits Blancs".*

*Tantôt chauffeur de taxi refusant  
de les charger, tantôt membre  
de l'association de défense du port  
d'arme, il n'a pas encore tiré  
toutes ses cartouches. Son prochain  
film, Fahrenheit 11/9.*

*traitera du 11 Septembre.*

*En pleine campagne présidentielle.*

L'élection le 7 octobre 2003 de l'acteur Arnold Schwarzenegger au poste de gouverneur de Californie rappelle s'il en était encore besoin combien l'arène politique aux États-Unis est surdéterminée par les mondes du spectacle et de la communication. L'acteur body-buildé d'origine autrichienne, incarnation réactualisée du rêve américain de réussite personnelle à force de volontarisme, a déclaré sa candidature dans l'émission télévisée de l'humoriste Jay Leno et présenté son programme sur le célèbre plateau de variété d'Ophra Winfrey. Toute sa campagne a été menée sur le modèle du lancement promotionnel d'une superproduction cinématographique. La thématique populiste – "rendre la Californie aux citoyens" – avec ses accents "anti-establishment" a fait le reste. "Schwarzy" a concouru sous les couleurs du Parti républicain, comme en son temps Ronald Reagan. Mais dans le camp "anticapitaliste" aussi, on retrouve la même fascination pour les ficelles de la société du spectacle, chez Michael Moore par exemple.

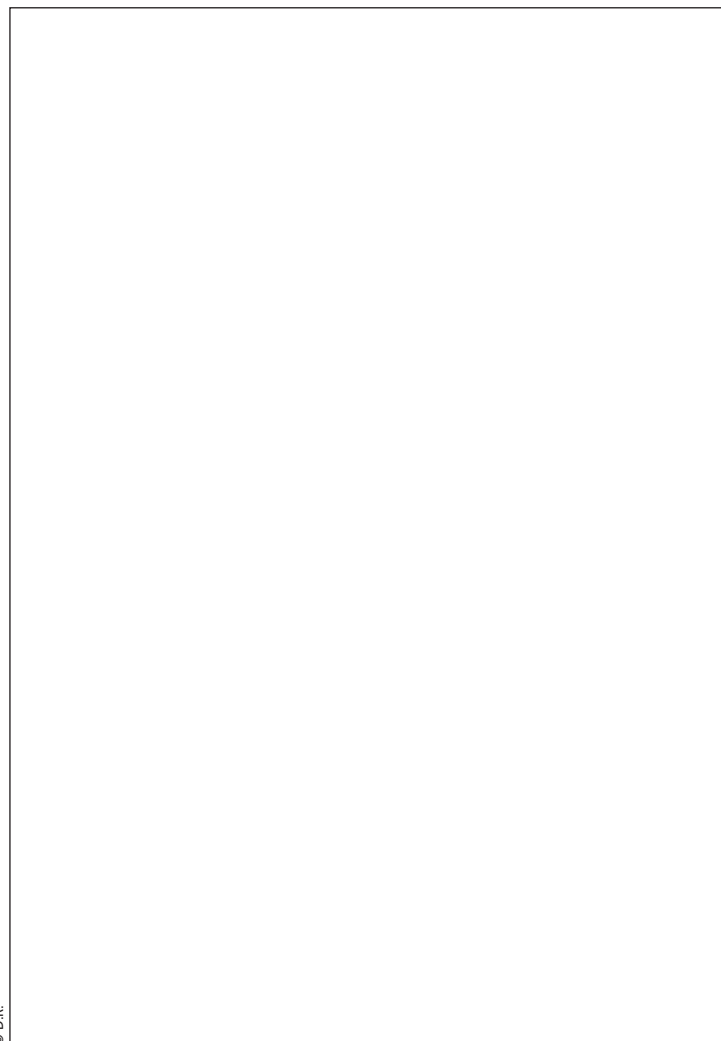
Remarqué au festival de Cannes en 2002, couronné d'un César puis d'un Oscar le 24 mars 2003, Michael Moore accède à la notoriété internationale avec son film documentaire *Bowling for Columbine*. À cette occasion, il profitera de la tribune qui lui est offerte pour dénoncer sans détour la guerre américaine contre l'Irak. Affectionnant le rôle de trublion, ce réalisateur américain autodidacte, à la façon du "self made man", journaliste-écrivain et humoriste, définit lui-même sa méthode de provocation politique : "Le système étant ce qu'il est, jouons avec et profitons-en pour nous marrer un bon coup."

### *"Le cable est un droit divin"*

En 1989, avec son premier film documentaire *Roger & Me*, il éprouve déjà sa méthode "one man show" et son style d'Américain moyen réclamant des comptes aux patrons des multinationales, en l'occurrence ici à Roger Smith, patron de General Motors. Il se construit

alors une image de justicier prolétaire sans peur et sans reproche. Il ne fait pas pour autant mystère de son attirance pour le spectacle à l'américaine, quand bien même il est délibérément au service des puissants. Le réalisateur raconte volontiers ses rêves de gosse : fuir la ville usine de General Motors à Flint (Michigan), à l'instar de sa vedette préférée, un animateur de jeux de foire. Et l'on sent bien sa fascination pour la capacité du spectacle à surfer sur toutes les situations, y compris dans le contexte d'une désindustrialisation aux conséquences humaines dramatiques, par exemple dans cette scène où Mme Michigan, de Flint, devient sous les flonflons Miss America, ou encore lors de ce rendez-vous télé-évangéliste "gratuit pour les chômeurs". Les usines ferment, les chômeurs se font expulser de leur logement, mais le spectacle continue !

Michael Moore n'a donc pas exactement le profil du révolutionnaire gauchiste. C'est un enfant de la télévision qui, dans un nouvel État utopique,



© D.R.

1)- *L'Amérique de Michael Moore, l'inavouable vérité*, a été diffusé en France sur Planète Câble, en septembre et octobre 2003.

verrait bien l'article 1 de la Constitution commencer par : "Le câble est un droit divin." Il travaille donc aussi pour la petite lucarne, et rêve de créer sa propre chaîne, la "République populaire et démocratique de la télévision". La télévision, c'est un spectacle référentiel partagé par le grand public qui a, selon lui, une capacité de concentration réduite sur un sujet. Il réalise d'abord en 1992 l'émission *Pets or meat, retour à Flint*, une refonte télévisée de *Roger & Me* ; puis, en 1994, il lance *TV Nation*, une série de magazines de télévision. Il est tout à la fois présentateur, réalisateur, enquêteur, coproducteur. En 1999, il récidive avec *The awful truth* (littéralement "*La terrible vérité*"), diffusé sur la chaîne américaine Bravo (NBC), "*entre Play Boy et Cartoon TV*"<sup>(1)</sup>. Son style percutant, fait de collages d'images de répertoires divers (journalisme d'investigation, *talk-show*, dessins animés, etc.) passe sans doute mieux sous forme de sujets courts que sous celle de documentaires un peu longuets. Mais l'absence de toute hiérarchie de l'information, et l'impression qu'un événement chasse l'autre dans la bourrasque du flux télévisuel ne laissent guère le temps de la réflexion. Une fois encore, priorité est donnée au spectacle, avec son lot de sensationnel et d'esbroufe, telles ces images tournées sans l'accord des personnes, au risque d'écorner leur droit à l'image. À la décharge de Michael Moore, s'il cherche bien à piéger ses proies, il n'a pas recours aux méthodes douteuses de la caméra cachée.

C'est en travaillant sur un épisode intitulé "Teen sniper school" [école de tir pour adolescents] de sa série télévisée *The awful truth*, qu'éclate le drame de Columbine. Deux lycéens abattent alors douze élèves et un professeur, avant de mourir à leur tour. Michael Moore ne cesse de s'interroger sur la violence inouïe de la société étasunienne, et sur la culture de la peur qui la sous-tend. Une violence qui gangrène le pays, et que les Américains plaquent à l'étranger. L'Amérique exporte ainsi et son modèle de violence et sa propre violence. Le réalisateur reviendra sur ce sujet avec son film *Fahrenheit 11/9*, consacré à l'aventure irakienne, qu'il termine actuellement. Ce nouveau pavé dans la maison Bush, à l'orée de la campagne des présidentielles 2004, devrait constituer une suite trépidante à sa charge contre les "crétins de Blancs" et les "États stupides d'Amérique", ce *best-seller* qui ne serait jamais sorti si des associations de bibliothécaires n'étaient intervenues. Il y dénonce notamment le "putsch" qui a amené Georges W. Bush au pouvoir, et le fait que des milliers d'électeurs afro-américains aient été scandaleusement éliminés des listes électorales en Floride<sup>(2)</sup>.

2)- Ouvrage *Stupid white men*, a été publié sous le titre *Mike contre-attaque ! Bienvenue aux États stupides d'Amérique*, La Découverte, Paris, 2002.

### *Vraies peurs et peurs imaginaires*

"*Nous ne savons plus faire la différence entre nos vraies peurs et nos peurs imaginaires*", s'inquiète-t-il. La peur des "petits Blancs" vient aussi de l'esclavage et du racisme. La National rifle association (NRA) – il y dispose d'une carte de membre – aurait ainsi été créée pour défendre le droit des Blancs à

se défendre contre les Noirs. Exagération délibérée ? Dans un épisode de sa série télévisée, les policiers de New York à la gâchette trop facile en prennent pour leur grade : *“Dans ce pays, explique Michael Moore à un passant, on peut avoir des hallucinations sans prendre de drogue. Il suffit de regarder un Noir et d’avoir des idées bizarres. Depuis quelque temps, dès qu’un policier voit un Noir, c’est comme s’il voyait un monstre. À chaque fois qu’il voit un Noir avec un objet dans la main, il voit un pistolet. Une nuit, quatre policiers ont vu la même chose au même moment. Et ils ont tiré 41 balles.*

*Une fois de plus, ce n’était pas un pistolet, mais un portefeuille. Noir.”*

Amadou Diallo est mort. Tout comme Jerome Richardson, André Burgess et tant d’autres. Pour dénoncer ces crimes manifestement racistes, Michael Moore se livre à une mise en scène d’un très loufoque *happening* de rue : il organise un “programme

africain-américain d’échange de portefeuilles”, et conseille à tous les Noirs de ne porter que des objets orange fluo et de marcher dans la rue les bras en l’air dès qu’ils aperçoivent un uniforme. Les policiers, qui assistent incrédules à cette version nord-américaine du théâtre de l’opprimé, laissent faire. Ils n’en pensent certainement pas moins.

Pour montrer comment le racisme anti-Noirs imprègne l’imaginaire américain dès la tendre enfance, Michael Moore a recours à une fable. Accompagnée par son père, une adorable fillette est accueillie à la fondation Faites un vœu et il sera exaucé. La gamine demande alors un bûcher devant une maison de Noirs. À l’image, se profile l’ombre des exactions du Ku Klux Klan. Émerveillée devant le feu, la petite exprime sa haine le plus naturellement du monde. Le responsable de la fondation, qui a d’abord esquissé un refus sur le mode, *“ce n’est pas politiquement correct”*, a vite cédé devant l’indignation du père, ulcéré à l’idée de ne pas satisfaire aux desiderata de sa fille. Michael Moore dénonce également ici toute l’hypocrisie des Blancs, thème récurrent chez lui. Dans un autre sujet sous forme de message aux Blancs sud-africains nostalgiques du “bon vieux temps”, il explique avec son éternel air débonnaire en quoi l’Apartheid américain est supérieur. *“Nous avons créé l’illusion d’une harmonie raciale tout en maintenant notre domination. Comment avons-nous réussi ? En faisant semblant d’être antiracistes. Dans chaque ville, une rue porte le nom du grand leader noir Martin Luther King Jr, sans oublier les écoles. Il y a même un jour férié en son honneur !”* Parmi ses souvenirs d’enfance, Michael Moore raconte comment des gamins ont sauté de joie à l’annonce de l’assassinat du pasteur. Alors, face aux actes racistes d’aujourd’hui, il devient hargneux. Comme pour cette histoire de taxis new-yorkais qui ont refusé de prendre à bord le célèbre acteur noir Danny Glover. Qu’à cela ne tienne ! Le présentateur de *The awful truth* loue un de ces fameux taxis jaunes, et parcourt les rues de la Grande pomme. Tout d’un coup, pince

*“Nous avons créé l’illusion d’une harmonie raciale tout en maintenant notre domination.*

*Comment avons-nous réussi ? En faisant semblant d’être antiracistes.” Michael Moore.*

sans rire, il refuse systématiquement de prendre des Blancs, éberlués devant ce racisme à l'envers. En revanche, il prend tous les Noirs. À une de ses passagères, il demande : - "Combien de taxis ont refusé de vous prendre avant moi ? - Trois, dit-elle. - Et bien cela vous fera trois dollars de moins la course", répond-il.

### *Des "plantations" modernes*

Michael Moore a construit sa réputation sur son style si particulier de gros et hirsute citoyen américain moyen en jean-baskets et casquette de baseball, jovial comme un lascar ayant du mal à sortir de l'adolescence, qui harcèle les patrons des multinationales pour interpellier leur (bonne) conscience face aux conséquences sociales et environnementales de leur politique économique faite de licenciements, de délocalisations et d'exploitation forcenée de la nature et des hommes. On l'a vu poursuivre le patron de General Motors dans *Roger & Me*, ou encore celui de Nike dans *The Big One*. Il affectionne aussi le rôle de "corporate cop", évocation d'une brigade chargée de la lutte contre le crime d'entreprise pas assez diligente à son goût. Apprenant que le gérant d'un Holiday Inn de Minneapolis a dénoncé ses employés mexicains sans-papiers à l'INS (service de l'immigration et de la naturalisation), en guise de représailles pour avoir osé monter un syndicat réclamant une augmentation de salaire, Michael Moore se met en chasse. Il mène une rapide enquête hygiène et sécurité dans l'hôtel, dénonce à son tour le gérant et entreprend un de ses longs périple à travers le pays pour interpellier les centres de pouvoir. Il ira plaider la cause des employés sans-papiers jusqu'au bureau de l'INS à Washington DC, devisant avec un de ses patrons sur l'extraordinaire aventure des premiers migrants clandestins arrivés à bord du *May flower* qui ont formé le grand peuple américain. Finalement, le Holiday Inn sera condamné à différentes brouilles l'obligeant à se mettre en conformité avec la réglementation hygiène et sécurité, mais la compagnie devra aussi verser une indemnité de 72 000 dollars aux employés qui, en outre, obtiendront un accord de séjour par l'INS.

Ce type de petites victoires, Michael Moore les savoure. On pourra critiquer son égocentrisme et sa propension à jouer les redresseurs de tort solitaire distribuant les bons et les mauvais points. Sa manie de prendre les gens à la gorge peut agacer, tout comme le côté démonstratif, répétitif et systématique de sa démarche. Cynique, démagogue, manipulateur, n'en fait-il pas trop ? Entre *show* et jeu télévisé, il reproduit les codes de la société du spectacle à l'américaine. Il n'empêche. Ses extravagances anti-capitalistes et antiracistes permettent de mieux appréhender les racines du mal américain, et ça passe à la télé ! Il a trouvé son public, aux États-Unis et à l'étranger, un public qui va bien au-delà des cercles critiques habituels.

